

## Introduction

Gilles GAUTHIER

Professeur titulaire  
Département d'information  
et de communication  
Université Laval, Québec

Thierry WATINE

Professeur agrégé  
Département d'information  
et de communication  
Université Laval, Québec

La vérité est l'un des plus anciens problèmes philosophiques. Peut-être constitue-t-elle la question centrale au sujet de toute activité humaine. Aussi n'est-il pas étonnant que la réflexion sur le journalisme puisse difficilement faire l'économie d'un examen régulier de son rapport à la vérité. Chacun à leur façon, les textes qui sont présentés dans ce 13<sup>e</sup> numéro des *Cahiers du journalisme* cherchent à rendre compte, sous un aspect ou sous un autre, de ce rapport tel qu'il est aujourd'hui appréhendé aussi bien par le milieu de la recherche que par le monde professionnel.

Un trait formel se dégage avec force de la considération d'ensemble de ces contributions : la polysémie du concept de vérité. L'histoire de la notion montre en effet qu'elle est marquée par une sédimentation de sens aussi nombreux que parfois contradictoires. Aujourd'hui, elle sert à désigner toutes sortes de « choses » différentes sur des plans concurremment subjectifs et objectifs. Cet éclatement, pour ne pas dire cette dislocation sémantique, mettra peut-être le lecteur dans l'embarras. Il sera bien en peine de subsumer sous un dénominateur commun les différentes acceptions dans lesquelles sont entendus ici la vérité et le vrai. Il lui sera difficile, également, de ne pas avoir le sentiment de rester sur sa faim : non seulement, bien sûr, le problème de la relation du journalisme à la vérité n'est-il pas ici définitivement résolu, mais il n'est même pas évident qu'il donne lieu à un véritable débat. Les différentes propositions avancées dans les articles semblent, pour une part importante d'entre elles, se développer en parallèle les unes des autres sans véritable confrontation. On n'a,

pour s'en convaincre, qu'à considérer les liens divers qui sont établis entre la vérité et d'autres concepts que sont la réalité, l'objectivité, l'impartialité et la neutralité. Finalement, si les articles révèlent une nécessité, c'est bien celle d'une indispensable clarification conceptuelle : pour traiter adéquatement de la question de la relation du journalisme à la vérité, il faudrait pouvoir déterminer plus finement sa nature et préciser les différents éléments du faisceau conceptuel à travers lequel elle se présente aujourd'hui. Façon de dire que ce numéro des *Cahiers du Journalisme*, première étape d'un questionnement plus complexe – et donc exigeant – qu'il n'y paraît, demanderait à être suivi d'un travail encore plus systématique.

Cela étant dit, deux constantes générales semblent malgré tout traverser les analyses hétéroclites ici exposées : 1. une opposition assez nette entre des points de vue constructiviste et réaliste ; 2. l'incidence morale du rapport du journalisme à la vérité. Plusieurs des textes abordent ce rapport à partir de considérations déontologiques, d'autres en infèrent une portée éthique.

Mais s'il est jusqu'à un certain point possible d'ordonner les différents articles, c'est manifestement à travers leur situation respective sur un axe dont les termes opposés sont le *constructivisme* et le *réalisme*. Selon nous, il semble y avoir eu un glissement historique ayant entraîné la relativisation ou même la marginalisation du concept de vérité. La majorité des textes de ce numéro rendent compte de ce glissement en se réclamant, plus ou moins ouvertement, d'un point de vue constructiviste.

Ainsi, plus s'avère radicale la reconnaissance du caractère construit du journalisme, plus semble se dissoudre son rapport à la vérité. À l'inverse, les textes qui s'efforcent de conserver un concept un peu ferme de vérité semblent relativiser la nature construite du journalisme et continuer de privilégier son rapport à une réalité indépendante. C'est donc suivant cet axe allant du constructivisme au réalisme que se succèdent les différents articles rassemblés à l'occasion de cette réflexion sur le journalisme et la vérité.

Dans leur contribution, Fabien Nkot et Charles Moumouni remettent frontalement en question le positivisme dominant qui conduit, selon eux, à « *la dictature des faits* » et à un journalisme qui oublie de douter, donc de vérifier. Pareille logique professionnelle, disent-ils, constituent une sorte de prétexte à la sélection d'événements d'abord spectaculaires et souvent négatifs, à l'origine d'un certain cynisme ambiant. Pour Nkot et Moumouni, le doute n'est plus permis : les journalistes gagneraient à se libérer aussi vite que possible de la tyrannie des faits... au nom d'une nouvelle et salutaire « *responsabilité sociale* ».

Le texte de Thierry Watine fait longuement état du scepticisme aujourd'hui fort répandu au sujet de l'existence d'une réalité indépendante des constructions humaines, de la possibilité pour les journalistes d'atteindre pleinement la vérité et de rendre compte objectivement de l'actualité. Renvoyant dos à dos le « positivisme éthéré » et le « constructivisme radical », il en appelle à « la contrainte première qui incombe à tout professionnel de l'information : tenter de raconter le monde "tel qu'il est", avec un souci à la fois de rigueur (en collant le plus possible aux événements) et de lucidité (en prenant notamment acte que toute médiation altère le fait brut... »

De son côté, Bertrand Cabedoche soutient que le discours journalistique ne fait pas partie des discours assujettis à une contrainte de vérité. Il mène sa démonstration sur trois fronts en affirmant que « l'événement pris en compte par le discours d'information médiatique ne peut pas toujours prétendre à l'historicité », que le discours d'information médiatique portant sur une activité scientifique « ne peut satisfaire à la scientificité » ni « prétendre fondamentalement à la didacticité du discours de vulgarisation scientifique ».

Analysant pour sa part comment le journalisme procède d'un « cadrage épistémologique » différent de celui de l'approche scientifique et de l'approche judiciaire, Bertrand Labasse cherche à caractériser sa façon spécifique de connaître le monde qui, selon lui, implique une « appropriation journalistique [particulière] de la vérité ».

Daniel Cornu, prenant acte de travaux récents sur le discours et le langage journalistiques, propose d'élargir la considération de la vérité en tenant compte non seulement des impératifs d'objectivité et d'impartialité, mais également de celui d'authenticité. Alors, à ses yeux, « l'enjeu reste la vérité, mais sous l'aspect de la construction du discours, des mots et des images pour la dire [et il devient] le lieu d'une rencontre entre une démarche éthique... et une approche esthétique ».

Marc Francioli traite quant à lui de la production et de la réception des images. Il en conclut que pour se « prémunir contre le manichéisme qui voudrait que l'image soit vérité ou mensonge », il nous faut tout simplement « apprendre à [la] regarder ».

Dans une posture moins engagée que les contributions qui précèdent, Marc-François Bernier rend compte, dans ce qu'il appelle une « vision systémique de la vérité en journalisme », des liens qui sont établis, entre autres dans les codes de déontologie, avec d'autres concepts périphériques : la rigueur et l'exactitude, l'équité, l'impartialité, l'intégrité et l'intérêt public.

Les trois derniers textes adoptent un point de vue plus réaliste, ou du moins se font plus critiques à l'égard du constructivisme. Yves Chevalier avance ainsi que nous assistons aujourd'hui à une reconfiguration des dispositifs télévisuels, dont le trait dominant est l'hybridation des genres, dans laquelle « *le journaliste se trouve en définitive dépossédé de sa fonction auctoriale, de sa fonction de lecteur et d'interprète* ». Le rapport du journalisme à la vérité et à l'objectivité se trouverait ainsi malheureusement relativisé.

Quant à Stéphanie Martin, elle cherche à distinguer avec précision la question de l'objectivité de celle de la vérité. Elle soutient qu'une définition adéquate de l'objectivité rend contestables nombre d'attaques portées contre elle et en rend possible une mesure : certains textes, certains énoncés de presse seraient ainsi indiscutablement plus objectifs que d'autres. Selon elle, « *oui, l'objectivité journalistique est possible* » !

Finalement, Gilles Gauthier avance qu'en vertu d'un a priori informationnel, « *la vérité est un impératif intrinsèque du journalisme* ». Selon lui, ce réalisme épistémologique implique un réalisme ontologique : la reconnaissance de l'existence d'une réalité préalable au journalisme. Ce double réalisme prend le contre-pied du constructivisme.

En somme, comme l'illustre cette présentation générale, la question de la relation du journalisme à la vérité ne fait pas l'objet d'un bornage bien précis. Ne faudrait-il pas, pour en fournir un traitement satisfaisant, chercher à contrer sa dilution et faire prévaloir une plus grande exigence de rigueur ? Car sauf à accepter de tourner en rond ou de se cantonner dans des querelles plus idéologiques que scientifiques, le présent débat exige – sans doute plus que d'autres – un véritable esprit de méthode. Et notamment l'obligation de définir toujours plus clairement de quoi l'on parle ici ■